

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

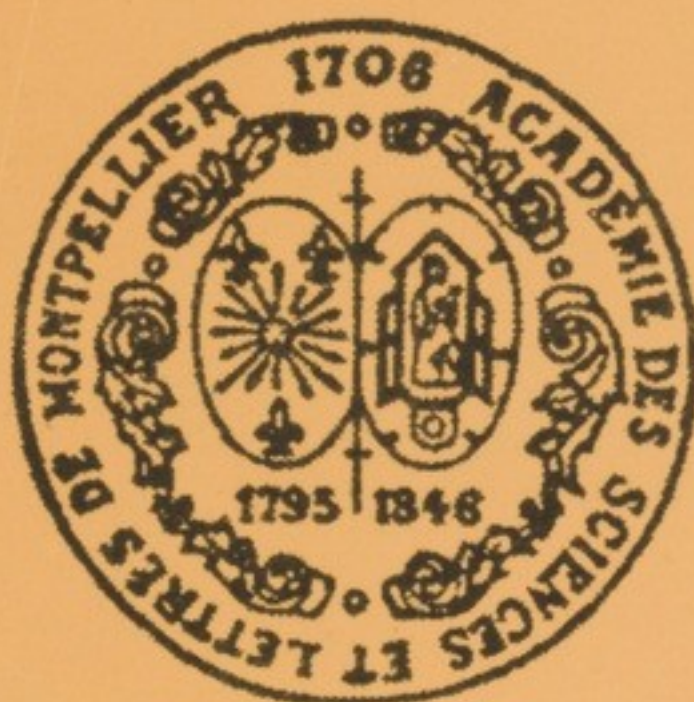
ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

1706-1989

NOUVELLE SÉRIE

TOME 25 - 1994
ISSN 1146-7282

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
1995

Séance du 3 octobre 1994

UN DES FONDATEURS DE L'ACADÉMIE : ALEXANDRE WESTPHAL ET SA FAMILLE

par Françoise MOURGUE-MOLINES

L'idée de cette communication m'est venue en compulsant le *Répertoire des académiciens* paru en 1992. Si beaucoup de noms m'étaient familiers, quelques-uns m'étaient inconnus ; l'un d'eux m'a paru méconnu, car j'ai relevé une erreur à son sujet ; il s'agit d'Alexandre Westphal-Castelnau qui, dans la précédente édition du répertoire datant de 1965, figurait avec une erreur d'orthographe et sans prénom, et dans l'édition de 1992, sous son nom correctement orthographié, mais sous le prénom d'Alfred, qui était celui de son fils. Or, cet Alexandre Westphal, j'en ai entendu parler par ma famille, j'ai des amis parmi ses innombrables descendants et j'ai tout lieu de m'intéresser à lui, car il a été mon premier prédécesseur à l'Académie comme directeur des publications ; ce titre ronflant n'existait pas à l'époque ; c'est comme trésorier qu'Alexandre Westphal a fait paraître les quatorze premiers volumes du *Bulletin de l'Académie*. Il était un des soixante membres fondateurs en 1847, premier titulaire du XI^e fauteuil de la section des Sciences.

Par son mariage avec Louise Castelnau – d'où son double nom – Alexandre Westphal a trouvé sa place dans la société montpelliéraine du milieu du XIX^e siècle, particulièrement au sein de la bourgeoisie protestante ; je vais vous parler de lui, de son fils Alfred, j'évoquerai leur famille, et leur vie quotidienne au siècle dernier, témoignage attachant d'une époque révolue.

Alexandre Westphal est né le 4 novembre 1801 à Hambourg, car ce Montpelliérain ne l'a été que d'adoption ; de naissance, il était Allemand.

Les origines connues de la famille Westphal remontent à la fin du XV^e siècle ; trois générations de Westphal sont bourgmestres de Gardelegen, ville forte du Brandebourg où, dans l'église Sainte-Marie, se trouvent les tombeaux de Bartholomeus, de Paschasius Westphal et quelques autres ancêtres.

La famille a adhéré très tôt à la Réforme, Gardelegen se trouve à cent kilomètres de Wittenberg, berceau de la Réforme luthérienne.

A la huitième génération, le jeune Gottlieb-Wilhelm-Alexander Westphal – qui sera le père de notre Alexandre – (1) quitte en 1779, à l'âge de seize ans la petite ville de Moelln pour Hambourg où, durant sept ans, il fait un apprentissage "très amer", racontera-t-il, dans le commerce colonial. Il est remarqué par un riche commerçant de Hambourg, nommé Wegener, qui fait de lui son gendre et son associé, puis lui cède son commerce lequel prend le nom de firme G.W.A. Westphal et se consacre au seul commerce du thé ; prospère, elle s'installe au Cremon, le centre d'affaires dans la vieille ville, on peut voir aujourd'hui encore, épargnés par les bombardements de la dernière guerre, quelques-uns des bâtiments construits à cette époque, comprenant de beaux logements et de vastes entrepôts, donnant d'un côté sur la rue, de l'autre sur le canal, ce qui permettait l'accès des marchandises par terre comme par voie d'eau. C'est dans un de ces immeubles que le ménage Westphal élève ses six enfants, deux filles et quatre garçons, Alexander est le benjamin.

Un frère de Gottlieb-Alexander, engagé dans l'armée de Hanovre partit avec elle, à la solde du roi d'Angleterre, pour la guerre d'Indépendance américaine ; blessé à la bataille de Bunkershill en 1775, il continua sa carrière dans l'armée anglaise et mourut jeune, laissant deux garçons que le duc de Kent, futur père de la reine Victoria, ramena d'Allemagne en Angleterre et fit élever à ses frais (un grand oncle Westphal avait été son précepteur). L'un d'eux, jeune officier de marine, était lors de la bataille de Trafalgar embarqué sur le vaisseau amiral, *La Victory*. Grièvement blessé, on le coucha sur le pont aux côtés de Nelson mourant ; le médecin cherchant de quoi surélever la tête du jeune blessé, "*prenez donc ma tunique*", dit Nelson, "*je n'en aurai plus besoin*". Telles furent les dernières paroles du grand marin.

Le jeune homme guérit et termina une brillante carrière comme amiral et fut anobli, devenant "Sir George Westphal". Son frère fut aussi amiral. Ni l'un ni l'autre n'ont laissé de descendance masculine.

Gottlieb-Alexander Westphal et sa femme Marie-Elisabeth ont aussi élevé à leur foyer un jeune parent, August Lichtenstein que Gottlieb-Alexander initie au métier de commerçant. La famille Lichtenstein est du même milieu social que les Westphal : notables, commerçants mais aussi universitaires. Le père d'August est pasteur à Helmstedt en Basse-Saxe.

En 1806, le jeune homme est prêt à voler de ses propres ailes et décide de s'installer... à Montpellier. Pourquoi donc si loin ? Par esprit

d'indépendance ? Par attrait pour l'étranger ou pour la vie au soleil ? Le "Drang nach dem Süden" ? Il y a un peu de tout cela. Ce n'est pas un dépaysement complet. Le garçon parle français, langue universelle à cette époque ; il a rencontré des commerçants montpelliérains à la foire de Francfort, ou à Hambourg même, son oncle en a rencontré à la Foire de Beaucaire car les relations commerciales jouent un grand rôle ; c'était l'Europe bien avant Maastricht ou Schengen. En créant un commerce d'eau de vie à Montpellier, Auguste pense avoir un débouché tout trouvé, Hambourg est le grand centre européen du commerce d'eau de vie. Par ailleurs, en raison du blocus continental, le commerce marche au ralenti à Hambourg, alors que le port de Cette permet des relations commerciales par la Méditerranée.

Il y avait déjà un précédent : quelques années auparavant s'est installé à Montpellier un autre Allemand, Andreas-Christian Leenhardt, qui a francisé son nom en André-Chrétien Leenhardt. Venant de Francfort, il a été pendant dix ans un des directeurs de la manufacture de toile peinte de Wesserling en Alsace ; désireux, d'amener sa femme de santé fragile au soleil, il est accueilli à Montpellier par des clients de cette manufacture, eux-mêmes négociants en tissus, M. Bouscaren – ancêtre de notre confrère Jean-Pierre Dufoix – et Marc-Antoine Bazille.

Auguste, pour l'appeler par son nom francisé, s'intègre rapidement. Il fonde une société commerciale avec un M. Goudet. Il se trouve si bien à Montpellier que trois ans plus tard, en 1809, lors d'un voyage d'affaires à Hambourg, il propose à son oncle Westphal d'emmener à Montpellier le fils aîné de la famille, Wilhelm. Le cinéaste Roger Leenhardt, arrière-arrière-petit-fils d'Auguste, raconte que ce dernier aurait attiré son cousin à Montpellier en lui disant "les filles à marier y sont nombreuses et riches". A seize ans, Wilhelm n'avait peut-être pas un riche mariage comme premier objectif, et de fait il ne s'est marié qu'à quarante-quatre ans et pas avec une héritière. Gardons plutôt la version officielle : Auguste voulait rendre à son oncle ce que ce dernier avait fait pour lui.

On trouve donc désormais à Montpellier ces trois noms allemands, Leenhardt, Lichtenstein et Westphal.

Le plus curieux est que ceci se passait alors que l'Europe était agitée par les guerres napoléoniennes. En 1806, l'année où Auguste arrive à Montpellier, c'est la bataille d'Iéna, l'occupation de Hambourg par les troupes du maréchal Mortier, malgré les écriteaux plantés à la frontière, indiquant en français : "Territoire de Hambourg, pays neutre". En 1809, Auguste vient "pour affaires" à Hambourg alors que Napoléon est à Eckmühl. En 1810, les

douaniers français confisquent une grande partie des stocks de thé de la maison Westphal pour lesquels les taxes n'auraient pas été payées ; Hambourg devient le chef-lieu du département des Bouches de l'Elbe. En 1813, alors qu'à Montpellier Auguste épouse Henriette Bazille, Hambourg est assiégée par les armées russe et prussienne ; les Français quittent la ville ; l'insurrection devient générale ; puis Davoust reprend la ville qui est mise hors-la-loi, condamnée à 48 millions de francs d'amende (27.000 francs pour la firme Westphal, ce qui témoigne de son importance) ; après la bataille de Leipzig, Davoust et ses 30.000 hommes s'enferment dans la ville qui n'est délivrée que deux mois après la prise de Paris.

Pendant cette période difficile, le deuxième fils de la famille, Otto, se trouve bloqué à Altona, seul à la tête d'une filiale de l'entreprise familiale ; il a seize ans. Les deux plus jeunes garçons, Carl et Alexander, treize et douze ans, vivent à Helmstedt chez les Lichtenstein afin de suivre l'enseignement d'un collège réputé.

L'accalmie revient ; c'est alors que le jeune Alexander annonce à ses parents qu'il s'est découvert une vocation : il veut être naturaliste et en particulier souhaite se consacrer à l'étude des reptiles. On imagine l'étonnement amusé des parents qui conseillent à leur fils de poursuivre d'abord ses études secondaires. On l'autorise cependant à utiliser son argent de poche à l'achat de serpents et de quoi les conserver. Personne ne peut imaginer qu'un jour cette collection sera, dans cette spécialité, la plus importante collection privée dans le monde.

Sa scolarité terminée, Alexander renonce à sa vocation, surtout pour faire plaisir à son père et se prépare au métier de négociant. A cette époque où I.U.T., B.T.S., E.S.C.A.E. et autres sigles n'existaient pas, la formation se faisait uniquement par des stages en entreprise qui, aujourd'hui paraissent si compliqués à organiser. Ces stages pouvaient durer plusieurs années. En 1821, à l'âge de vingt ans, Alexander part en stage à Bordeaux. Son père l'accompagne ; le voyage se fait dans leur propre voiture à cheval, moyen de locomotion le plus rapide. Le jeune homme passe quatre ans à Bordeaux, effectue d'autres stages en Angleterre, à Francfort et à Berlin où il est présenté au célèbre Alexander von Humbolt par un frère d'Auguste, Heinrich Lichtenstein, zoologiste, professeur à l'Université et fondateur du zoo de Berlin. Aujourd'hui encore la Lichtenstein Allee conduit au Tiergarten. Humbolt a rapporté de ses lointains voyages toute une faune, serpents entre autres dont la vue enchante le jeune Alexander. Du reste, il a continué, en amateur, à étudier les reptiles durant ses années de formation ; il est déjà membre correspondant de plusieurs sociétés savantes.

Il est temps pour Alexander de se fixer, une place l'attend dans l'affaire familiale qui s'appelle G.W.A. Westphal et fils depuis que le second fils, Otto est devenu l'associé de son père. Carl, le troisième, est avocat à Hambourg. Mais Wilhelm se manifeste, il est maintenant associé d'Auguste au sein de la société Lichtenstein, Westphal et Vialars, (Goudet s'est retiré), commerce de vins et d'eau de vie, implantée à la fois à Montpellier et à Sète, grand port d'expédition de vins. Le troisième associé, Frédéric Vialars, n'a pour le moment que des capitaux dans cette société ; il dirige à Toulouse la succursale d'une autre affaire montpelliéraine, la société "Levat et C^{ie}", commerce de tissus : mousselines et indiennes. Ces tissus proviennent en grande partie de l'usine Pomier au faubourg Boutonnet. Frédéric Vialars a épousé une Toulousaine et c'est à Toulouse qu'est née sa fille Camille qui sera la mère du peintre Frédéric Bazille.

Wilhelm propose à Alexander de venir, lui aussi, au soleil du midi. Il lui a trouvé une place dans une autre affaire de vins, la très importante maison Blouquier. Alexander a-t-il beaucoup réfléchi avant de choisir entre Hambourg et Montpellier ? Son choix sera le bon, car il sera heureux en Languedoc ; en septembre 1829, il débarque à Montpellier avec armes et bagages, c'est-à-dire avec, déjà, plusieurs caisses de serpents. Il rejoint son frère et son cousin, qu'en fait il ne connaît même pas tellement bien ; il n'avait que cinq ans en 1806 au départ d'Auguste pour Montpellier et huit ans à celui de Wilhelm.

Alexandre, comme il s'appelle désormais, s'intègre immédiatement. Sept mois après son arrivée, il épouse Louise Castelnau-Bazille et dans ce cas, Roger Leenhardt a raison, il s'agit bien d'une jeune fille riche.

Les Castelnau et les Bazille sont deux familles, d'origine modeste, qui ont, depuis le XVII^e siècle, exercé à Montpellier comme artisans et commerçants ; les premiers Castelnau ont été "assortisseurs de laine", les premiers Bazille maîtres serruriers, puis orfèvres. Ils ont maintenu leur foi protestante, pendant toute la période difficile, en se faisant baptiser, marier et enterrer à l'église afin d'avoir un état civil, puis, lorsque les enfants avaient quatorze ans, on les envoyait en Suisse pour apprentissage professionnel et ils y suivaient en même temps une instruction religieuse protestante. Peu à peu, ces familles montent dans l'échelle sociale. Les Castelnau possèdent le château de Mudaison et des terres autour ; les Bazille acquièrent diverses propriétés. Paul-David Bazille, orfèvre, devient Directeur de la Monnaie de Montpellier en 1791. L'un de ses fils, Marc-Antoine a fait du commerce avec les villes hanséatiques ; en 1798 il est Président de l'Administration centrale de l'Hérault et, en cette qualité, est un des fondateurs du Musée.

Louis-Michel Castelnau, qui va devenir le beau-père d'Alexandre est fils unique et héritier d'une grande fortune ; jeune homme, il a effectué un stage commercial de deux ans à Francfort ; très considéré à Montpellier, il est adjoint au maire et, à ce titre, a signé en 1816 l'achat de l'Hôtel de Belleval, place de la Canourgue – pour la somme de 113.000 francs – où s'est installée la mairie. Sa femme, Jeanne Bazille, nièce de Marc-Antoine, a elle-même des biens ; elle a reçu en dot une maison appelée "le Jardin" près du Peyrou, maison entourée d'un grand jardin sur lequel plus tard seront construits la Caisse d'Epargne, la Banque de France et en 1936 le second bâtiment de la Caisse d'Epargne ; il reste aujourd'hui un morceau de jardin et la maison où l'on entre par la rue Montcalm. La fiancée d'Alexandre, Louise est la dernière des huit enfants de la famille.

Dans son journal, Alexandre consigne le déroulement de ces rapides fiançailles :

- 1^{er} septembre 1829 : circulaire de mon entrée chez Blouquier.
- 15 février 1830 : Wilhelm a une entrevue avec Scipion (Scipion Bazille, beau-frère de la jeune Louise).
- 20 février : Bal de souscription. - Dansé trois fois avec Louise Castelnau.
- 25 février : Scipion dîne chez nous et reçoit mes pleins pouvoirs.
- 28 février : A onze heures, Scipion annonce que tout est en règle. A trois heures, entrevue au "Jardin" où je suis le seul qui n'ait pas embrassé Louise.
- 3 mars : Visites avec mon futur beau-père.
- 31 mars : Mariage à Mudaison.

A lire ces lignes, les jeunes d'aujourd'hui sont quelque peu étonnés.

Quelques mois après le mariage, c'est la Révolution de Juillet ; Louis-Michel Castelnau accepte – à titre provisoire – la charge de maire.

En cette période troublée, républicains et légitimistes s'opposent au nouveau régime. Pour certains esprits extrémistes, république suppose anticléricalisme et le 11 mars 1831 on renverse la croix de Boutonnet. Louis-Michel Castelnau fait monter la garde autour des autres croix de la ville, devant celle du Peyrou, sous les fenêtres de sa maison, il poste ses fils et gendres, y compris le récent gendre allemand qui n'a pas pris la nationalité française mais se sent ainsi montpelliérain à part entière. L'agitation se calme ; une chanson circule dans Montpellier :

*Una banda de couquis
Te vouien toumba lou Christ.
Moussu Castelnau. pécaire
Y diguet : "de qu'anas faire
Laissas aquel Christ acqui
Ya longtemps qu'es moun vesi".*

Alexandre est entré dans une famille nombreuse. Les aînés sont déjà mariés : Eugénie a épousé Nicolas Leenhardt, fils d'André-Chrétien ; elle est l'héritière d'un frère de sa mère, Jean-Jacques Bazille, qui lui laisse l'Hôtel de Ricard, 35 rue Saint-Guilhem et l'immense domaine de Fontfroide à Saint-Clément-de-Rivière. Délie a épousé Scipion Bazille, jeune cousin germain de sa mère. Le fils aîné, Emile a épousé Anaïs Pomier d'une autre famille bien connue où l'on trouve des commerçants, le propriétaire de l'atelier d'indiennes à Boutonnet mais aussi des banquiers. Anaïs héritera de sa mère, née Marguerite Mourgue, l'Hôtel de Bocaud 12 rue Salle l'Evêque. Gustave a épousé Ernestine de Paul héritière de l'Hôtel de Paul à l'angle de la rue de la Valfère et de l'actuelle rue Foch. Jules habite Marseille et s'y marie. Reste un célibataire, Junius : conseiller à la Cour d'appel, il figurera parmi les fondateurs de l'Académie et sera l'historien de la vie montpelliéraine au XVIII^e siècle, de la Société Royale des Sciences en particulier. Il est aussi l'auteur d'ouvrages juridiques, en particulier une importante étude sur Placentin. Il entreprendra des voyages et des randonnées pédestres, emmenant, lorsqu'ils seront en âge d'y participer, les uns ou les autres de ses neveux et en donnera le compte-rendu dans les *Mémoires de l'Académie*. Il mourra en 1855 à l'âge de soixante ans, noyé au large de Palavas.

La famille comprend aussi de nombreux cousins et alliés ; tous voient d'autant plus que la ville n'est pas très étendue, Montpellier, en 1830, a dans les 35.000 habitants.

Alexandre et Louise habitent d'abord impasse Barnabé, enclave de la rue Argenterie, l'ancien Hôtel Hostalier de Saint-Jean, maison peu avenante aujourd'hui, où naît, en février 1831, leur premier enfant, Alfred.

En mai 1831, la mère d'Alexandre se sent malade et souhaite revoir ses enfants. Wilhelm et Alexandre partent pour Hambourg avec Louise, laissant le bébé à la garde de sa grand-mère Castelnau. La jeune femme a du courage d'affronter ce long voyage. Elle ne parle pas bien l'allemand ; ses frères ont étudié cette langue pour l'utiliser dans leurs affaires ; ils ont fait des séjours à Francfort ; mais on ne voyait pas la même utilité pour les filles ; l'absence des voyageurs a duré quatre mois. Marie-Elisabeth Westphal mourut à la fin de l'année.

En 1834, Louis-Michel Castelnau installe le ménage Westphal dans une maison qu'il possède rue Saint-Guilhem. Là seront élevés les trois enfants du couple ; après Alfred, un autre fils, Gaston, né en 1833, puis une fille Elaïs, en 1835 ; deux garçons sont morts en bas âge. Là, une pièce est réservée aux reptiles ; Alexandre poursuit ses observations et correspond avec des savants du monde entier qu'il reçoit pour des séjours plus ou moins longs ; l'accueil est une qualité du ménage Westphal. A la mort de Louis-Michel Castelnau en 1840, c'est chez Alexandre et Louise que la veuve viendra terminer ses jours. Alexandre est désormais l'associé de Charles-Etienne Blouquier et leur affaire prospère. Depuis 1833 il est consul des villes hanséatiques pour Montpellier et Cette.

En 1836, Gottlieb-Wilhelm Westphal rend visite à ses enfants. Depuis son premier voyage en 1821, est apparue la navigation à vapeur et en deux jours il arrive au Havre, remonte la Seine jusqu'à Rouen, gagne en diligence Paris où l'attend Wilhelm (ce dernier, célibataire, voyageait beaucoup, se faisait des amis un peu partout. En 1830, il a pris une part active au mouvement philhellénique qui apportait une aide aux Grecs pour leur guerre d'indépendance.) A Montpellier, le père de famille est émerveillé par la maison de la rue Saint-Guilhem ; il s'exclame : "Das sind ja Zimmer wie Kirche" – les chambres sont grandes comme des églises. – Il s'intéresse au mode de vie différent du sien. D'abord au fait que son fils a des amis catholiques. La population de Hambourg est surtout protestante et Gottlieb n'a jamais eu l'occasion d'assister même à un mariage ou un enterrement catholique. On l'emmène un dimanche matin à la messe à la cathédrale, il en est très impressionné. Une autre découverte est celle de la langue d'oc. Alexandre, qui parle non seulement allemand et français, mais anglais et espagnol, a appris la langue locale qui est celle des ouvriers agricoles de Mudaison, des domestiques et des gens de la rue.

L'année suivante, coup de théâtre au sein de la famille. Wilhelm qui, à quarante-quatre ans, vient d'épouser une Montpelliéraine, mais non apparentée au clan Castelnau-Bazille, décide, après vingt-huit ans passés à Montpellier, de rentrer à Hambourg ; il vend sa part de l'affaire Lichtenstein-Westphal-Vialars à ses associés ; Frédéric Vialars quitte alors Toulouse et remplace à Montpellier Wilhelm, qui, lui, rejoint son frère Otto à la tête de la firme G.W.A. Westphal et fils. Malgré sa bonne entente avec ce frère, Wilhelm n'est pas heureux à Hambourg ; son père meurt en 1843 puis sa femme ; revirement, il rentre en 1846 à Montpellier avec ses deux fillettes, à qui Louise

est prête à servir de mère. L'aînée meurt peu après. Mais Wilhelm n'a plus sa place dans son ancienne affaire ; il se laisse entraîner par Auguste dans une curieuse aventure qui finira mal ; les deux cousins décident de créer une entreprise de riziculture en Camargue, chose inconnue en France à l'époque et où l'un et l'autre ne connaissent rien. Ils font venir un agronome américain qui travaille dans une rizière en Louisiane, où l'on parle français, il ne sera donc pas dépaycé. L'américain arrive avec femme et enfants, mais meurt accidentellement quelques mois plus tard. Sa veuve retourne aux États-Unis.

Vers les années 1970 j'ai reçu à la Bibliothèque une lettre d'une américaine, racontant que son arrière-grand-père était venu à Montpellier comme associé dans une affaire, y était mort accidentellement. Pouvait-on trouver le récit de cet accident dans les journaux de l'époque ? Et pouvait-on lui envoyer copie de l'acte de décès ? Le *Messenger du Midi*, pas encore quotidien, ne relatait pas les faits divers ; je me suis procurée aux Archives une copie de l'acte de décès, sur laquelle j'ai lu : "ont signé comme témoins MM. Auguste Lichtenstein et Wilhelm Westphal".

Seuls les deux cousins n'ont pas pu mener à bien cette entreprise. Alexandre leur avait déconseillé l'aventure ; or, Wilhelm lui avait caché qu'il avait demandé des capitaux aux frères de Hambourg et voilà ces derniers entraînés dans la faillite. Auguste ne peut pas faire appel à son autre affaire pour renflouer ; la société Lichtenstein et Vialars n'est elle-même plus très brillante ; de toutes façons, il n'y aura dans la génération suivante personne pour en prendre la direction : Jules Lichtenstein, le fils d'Auguste, est naturaliste, son gendre Jules-Emile Planchon est botaniste (2), Gaston Bazille, gendre de Frédéric Vialars, est agronome. Nous retrouvons trois personnages dont notre confrère Jean-Paul Legros nous a parlé à propos du phylloxera. Il y a d'autres fils ou gendres dans les deux familles, mais tous ont leurs occupations professionnelles ailleurs. Frédéric Vialars meurt en 1849, l'affaire Lichtenstein-Vialars est liquidée peu après.

Wilhelm fait tout son possible pour sauver ce qui peut l'être, rembourser ses frères de Hambourg, qui se montrent généreux, la solidarité familiale joue à fond. Totalelement ruiné et désespéré, Wilhelm trouve refuge auprès d'Alexandre. Plus tard, le petit-fils de ce dernier, rédigeant l'histoire de sa famille, écrira : "mon grand-oncle vint alors s'asseoir, avec sa fille, au foyer de mes grands-parents. Il mourut bientôt de chagrin". Alexandre et Louise adoptent leur nièce Victorine âgée de onze ans.

Pendant que Wilhelm se débattait dans ses difficultés, d'autres événements avaient lieu à Montpellier, en France et en Europe.

A Montpellier, c'est un événement culturel : la création en 1847 de l'Académie des Sciences et Lettres. Alexandre Westphal fait partie de la

section Sciences, son beau-frère, Junius Castelnau de la section Lettres. La première séance publique a lieu le 5 juillet dans la salle de lecture de la Bibliothèque municipale. Alexandre Westphal est élu trésorier, il occupera ces fonctions pendant vingt ans.

L'Académie n'a pas encore un an d'existence, que survient la Révolution de 1848. Alfred, le fils aîné d'Alexandre, 16 ans, perché sur une borne au coin de la rue Saint-Guilhem, crie (un peu trop tôt) : "Vive la République". Arrêté, il est relâché sur l'intervention de son oncle Junius. Alexandre s'inquiète pour l'Allemagne, car il entend parler de l'agitation qui y règne ; mais Hambourg, toujours à part avec son statut privilégié de ville libre, reste calme. Alfred pourra partir en stage chez son oncle Otto.

Après un an de stage en Angleterre et à Hambourg, Alfred entre en décembre 1849 comme apprenti dans la maison Blouquier-Westphal. Le 20 mars 1851, il a juste vingt ans, il épouse une de ses cousines germaines, Amélie Castelnau. Tous deux avaient décidé de se marier alors qu'ils avaient seize et quatorze ans – émules de Roméo et Juliette. Les trois enfants d'Alexandre ont, chacun, épousé un cousin germain, ils n'ont pas été les seuls, sur les vingt-trois petits-enfants de Louis-Michel Castelnau, douze ont épousé un cousin germain.

La jeune Amélie n'a que dix-huit ans, mais déjà depuis quatre ans, depuis la mort prématurée de sa mère, elle tient à Marseille le ménage de son père, Jules Castelnau et s'occupe de son frère et de sa sœur plus jeunes. Pour ne pas se séparer d'elle, son père vient s'installer à Montpellier ; il achète en copropriété avec Alexandre une "maison à la campagne" qu'ils appellent "villa Louise". Aujourd'hui, cette maison est en ville, avenue de Castelnau ; sous le nom de "Dôme Marguerite" elle appartient à la famille Louis Chevallier. Au début du XIX^e siècle, c'était le "Mas de Mourgue" appartenant à Louis Mourgue, qui fut président de la Société Royale des Sciences et qu'on nommait "l'assécheur des marais" car, détournant l'embouchure du Vidourle vers la mer, il avait rendu les terres alentours fertiles ; ses filles (dont la mère d'Anaïs Pomier et celle de Charles-Etienne Blouquier) ont vendu la propriété à David Levat personnalité montpelliéraine dont le portrait se trouve au Musée Fabre, c'est pour lui que Frédéric Vialars travaillait à Toulouse – David Levat a fait dessiner le parc par son ami Pyrame de Candolle, au cours des années montpelliéraines du botaniste genevois. Villa Louise va devenir un vrai pôle d'attraction à Montpellier.

Alfred entreprend de planter de la vigne sur les terres entourant le parc. Il est très actif, travaillant dans l'affaire de son père ; il est consul de Bavière et aussi visiteur de prison ; il apprend à lire aux détenus.

L'année 1851, malgré le bonheur d'Alfred et Amélie, est une année noire. Après la mort de Wilhelm en août, c'est le côté Castelnau qui va être éprouvé. Le 2 décembre, c'est le coup d'état de Louis-Napoléon, mal accueilli à Montpellier ; le lendemain, Junius Castelnau refuse de siéger à la Cour ; le 4, une manifestation d'opposition a lieu au Jeu de Ballon ; cent quatre-vingt-trois personnes sont arrêtées, de divers milieux sociaux ; parmi eux, l'avocat Stanislas Digeon et Albert Castelnau, vingt-six ans, journaliste, fils d'Emile et Anaïs. Alfred se voit d'abord refuser l'accès à la prison ; il fait alors un coup d'éclat : c'est le moment où il devrait tirer au sort ; il écrit au préfet qu'il renonce à sa qualité de français et devient citoyen de la ville libre de Hambourg ; il renvoie sa carte de conscrit.

Le 21 décembre, c'est le plébiscite ; à Montpellier, il y a 3.261 oui pour 3.525 non, chiffre à comparer au résultat national, 7.439.216 oui pour 646.737 non. Les jours passent, on relâche quarante-huit prisonniers ; le 23 février 1852 on annonce la déportation des autres. Emile Castelnau tente d'intervenir en faveur de son fils ; le général Rostolans lui répond : "Ce n'est pas à un Orléaniste de votre espèce de s'adresser à moi. Dites bien à ces messieurs que s'ils font la moindre manifestation, je les traiterai de manière à ce qu'on s'en souvienne pendant cent ans à Montpellier". Les familles sont autorisées à faire leurs adieux aux prisonniers, Alexandre et Alfred accompagnent les parents d'Albert à la prison.

Le 25, à cinq heures du matin, les hommes de la famille cherchent à se placer sur le passage des déportés. Toutes les issues sur le boulevard Jeu de Paume sont fermées. Ils prennent place dans la foule sur le trottoir en face de la rue d'Alger. Place Croix de Fer (la place Alexandre Laissac) attendent des cavaliers ; on entend le piétinement des chevaux. Il fait nuit noire. Silence de la foule. Bientôt on entend le pas cadencé d'une troupe. Gendarmes devant, double haie de soldats. Au milieu, des hommes... la chaîne au cou. Ils prennent le train dans la gare de l'époque, l'actuelle gare des marchandises. Arrivés à Sète, ils montent immédiatement à bord de l'avis *Le Dauphin*.

Alfred s'installe à Sète, dans l'appartement de la société Blouquier-Westphal. Il obtient d'entourer les prisonniers entre leur arrivée en train et leur embarquement ; il en arrive de toute la France. Il y aura en tout 9.530 déportés, sans compter 9.349 personnes condamnées à d'autres peines.

Albert Castelnau passera six ans en Algérie, puis sera simplement astreint à l'exil – il vivra à Londres – avant de bénéficier d'une amnistie. Sous l'Empire libéral il reprendra son activité de journaliste "de gauche" à Paris ; souvent, dans sa correspondance avec ses parents, Frédéric Bazille écrira : "j'ai dîné hier avec Albert Castelnau". Député de l'Hérault au début de la Troisième République, il sera à l'origine de la loi d'amnistie pour les déportés de la Commune. Il mourra en 1877 à l'âge de cinquante-quatre ans, d'une crise de paludisme.

La vie reprend à Villa Louise, on y accueille des hôtes venant d'un peu partout : les deux cousins d'Alexandre, amiraux de la marine anglaise, des économistes, le professeur Heinrich Lichtenstein de Berlin, des nobles russes, un diplomate italien, le comte de Zeppelin père du célèbre aéronaute. Les visiteurs peuvent contempler les hautes armoires vitrées où sont rangés les bocaux contenant les reptiles. On leur fait aussi goûter le vin de la propriété, vin qui se vend même à l'étranger ; on le sert à la table du duc de Saxe-Weimar.

Alfred et Amélie aident leurs parents à recevoir. Peu de temps après son mariage, Alfred a envisagé de quitter les affaires pour devenir pasteur ; son beau-père et oncle s'est formellement opposé à ce désir, ne voulant pas d'une vie difficile pour sa fille. Alfred s'est incliné, il se dévouera à de nombreuses œuvres. Il avait la stature d'un colosse et en avait aussi la force. Un jour, à Boutonnet, une charrette se renverse dans le fossé ; les chevaux tirent, les hommes poussent. Alfred vient à passer. "Levas vous toutes d'aquí !" dit-il ; il saisit la charrette par les fers des talons, la soulève et la remet sur la route. On pense à l'épisode de la charrette soulevée par monsieur Madeleine dans les Misérables.

Ce colosse est, un jour terrassé par une forte fièvre récoltée au cours d'une tournée professionnelle dans les vignobles des environs de Narbonne où règne le paludisme ; mourant, on tente de le sauver avec un puissant médicament nouveau. Il guérit, et pendant quelques années mène une vie active ; ses compétences en économie sont reconnues. Lamennais lui propose une rencontre pour confronter leurs positions sociales réciproques. Alfred discute avec l'économiste Michel Chevalier, un saint-simonien, hôte fréquent de Villa Louise, d'un projet de libre-échange entre la France et l'Angleterre ; tous deux correspondent avec Cobden à ce sujet ; en 1856 a lieu à Londres un Congrès réunissant les partisans du libre-échange. Alfred, qui a vingt-cinq ans, est un des trois délégués de la France. Il prononce, en anglais, un discours au Palais de Cristal ovationné. L'accord sera signé quatre ans plus tard.

Alfred et quelques amis voudraient intéresser la jeunesse aux problèmes économiques et créer un enseignement économique autorisé par l'Etat, même si celui-ci ne le prend pas lui-même en charge. Encouragé par le maire, Pagézy, soutenu par Michel Chevalier, un comité d'initiative réunit les fonds nécessaires pour faire appel à un jeune économiste, Frédéric Passy ; mais ce dernier n'est pas apprécié du gouvernement qui n'oublie pas que son oncle, député, s'est opposé au coup d'état. Et le ministre interdit l'enseignement.

Séquelle de sa maladie, effet secondaire à retardement des médicaments, Alfred est pris en 1857 de terribles douleurs de tête et commence à perdre la vue. Après plusieurs traitements inefficaces, il se décide à consulter le docteur Recordon, célèbre ophtalmologiste de Lausanne ; Il s'installe dans cette ville avec sa famille et y passera quatre ans ; pour s'occuper à un travail non-intellectuel afin de ménager ses yeux, il fait de la menuiserie. C'est une période très dure pour Alfred et Amélie ; lorsqu'ils arrivent à Lausanne, ils sont mariés depuis huit ans et ont déjà eu six enfants, mais en ont perdu trois, et, peu après leur arrivée, meurt un quatrième. Madame Quéré, au cours de sa récente conférence, nous a parlé de la mentalité des jeunes mères au siècle précédent, qui s'efforçaient de ne pas s'attacher à leurs bébés qu'elle avaient beaucoup de chances de perdre. Amélie, à nouveau enceinte, décide de mettre le bébé en nourrice afin de ne pas s'y attacher ; mais une paysanne qui a des dons de voyante, l'en dissuade, lui affirmant que l'enfant vivra et sera une joie pour ses parents ; et tel fut le cas.

Alors qu'Alexandre et Louise s'inquiètent pour la santé de leur fils aîné, le second Gaston, est emporté en quelques jours par une très forte rougeole, à Sète où il dirige les bureaux de la société Blouquier-Westphal. Atteint dans son affection de père, Alexandre l'est aussi comme chef d'entreprise, ses deux fils étaient pour lui d'excellents associés. Il continue à gérer l'affaire sans eux. La société joue le rôle d'agent de change avec l'Allemagne. Gaston Bazille, dans une lettre à son fils Frédéric parti pour Paris, écrit en 1865 "je viens de payer aux Blouquier-Westphal la dépense de Marc pendant les six derniers mois" (Marc, son second fils effectue un stage dans une banque de Hambourg).

Alfred rentré à Montpellier, la vie reprend son cours à Villa Louise. Mais Alexandre meurt le 12 avril 1867, après quelques jours de maladie, âgé de soixante-six ans. Sur son lit de mort, il appelle son fils : "souviens-toi, il y a sur mon compte 2.000 francs qui appartiennent à l'Académie". Retrouvant sa langue maternelle, il soupire : "Ich bin wohl, sehr wohl" – je me sens bien, très bien.

Sur sa tombe, Jules-Emile Planchon prend la parole au nom de l'Académie. Une notice nécrologique paraît dans les *Mémoires de l'Académie*, signée par Charles Martins, Directeur du Jardin des Plantes. Il parle du rôle d'Alexandre comme trésorier de l'Académie : "Notre confrère, écrit-il, a administré les modestes finances de l'Académie, avec un ordre et une économie qui ont rendu possible la publication de quatorze volumes in-quarto, ornés de planches, que nul éditeur n'aurait pu établir au même prix". – Je suis prise de regret et d'envie lorsque je compare notre modeste bulletin

d'aujourd'hui à celui de l'époque, la qualité du papier – c'était du papier de chiffon qui passera à la postérité comme ne le fera pas le papier de pâte de bois actuel. Et les caractères typographiques de l'imprimeur Boehm étaient autre chose que la composition par ordinateur.

Charles Martins écrit aussi : "Grâce à son zèle et à son ordre parfait, ces volumes paraissant chaque année à époque fixe, nous ont permis d'échanger nos *Mémoires* avec ceux des premières Académies de l'Europe et de fonder une Bibliothèque où les Sociétés savantes de tous les pays civilisés ont leurs représentants.

Le directeur du Jardin des Plantes rappelle qu'Alexandre Westphal a été Président de la section des Sciences en 1866, puis il évoque la collection de reptiles, les études erpétologiques du collectionneur. "Non seulement les animaux étaient conservés dans l'alcool et placés de manière à ce que leurs organes les plus importants fussent en évidence, mais Westphal-Castelnau a fait lui-même un grand nombre de préparations anatomiques destinées à démontrer les particularités de structures des différents genres de la classe des reptiles. Il était en correspondance avec les plus grands savants – Martins les cite – Il emportait dans ses voyages les pièces douteuses pour les comparer à celles des Musées. On trouve dans son catalogue 560 espèces, représentées par 1.132 individus..." Martins continue la description de la collection...

On peut surtout retenir des travaux scientifiques d'Alexandre Westphal qu'il a su identifier des espèces inconnues, les rattacher à une famille, relever certaines erreurs d'identification ou d'attribution à telle ou telle famille.

La mort d'Alexandre lui a épargné le chagrin de voir déclarée la guerre de 1870. Dans la famille, c'est la consternation. Alfred, qui a été un des organisateurs de la Croix-Rouge à Montpellier, a obtenu en 1869 sa grande naturalisation ; il est attaché au quartier général comme interprète.

Au lendemain de la guerre, les relations reprennent avec Hambourg. Alfred écrit à son cousin Wilhelm, le fils d'Otto, à propos de la création du Deuxième Reich : "Il n'en sortira plus tard que des tempêtes... La politique de Bismarck fait fausse route... C'est un malheur pour l'Allemagne de devenir prussienne..." Les liens familiaux cependant restent solides, il y aura encore pendant trente ans d'incessants va-et-vient entre Hambourg et Montpellier.

Alfred et Amélie reçoivent à Villa Louise comme le faisaient leurs parents. Alfred est très attaché à ce qu'il appelle sa seconde langue maternelle – il ne s'agit pas de l'allemand, mais de la langue d'oc. Il participe aux travaux de la *Société des langues romanes* et publie dans sa *Revue* un glossaire des

Termes de marine et de pêche en usage au Grau de Palavas, dont Mistral le remercie et qu'il utilise dans son Grand Dictionnaire. Il est un des fondateurs de la Maintenance du Languedoc et plusieurs *Cours d'amour* ont lieu dans des propriétés de membres de la famille aux environs de Montpellier. En 1883, Mistral assiste à l'une d'elles à Villa Louise.

A la demande du préfet, Alfred entre à la Commission des Hospices et s'intéresse au projet de construction du nouvel hôpital qui sera, non pas en ville, mais "suburbain" et du modèle pavillonnaire. Alfred visite des installations de ce type, en France et en Allemagne. En 1881, une rechute de sa maladie l'oblige à démissionner avant l'inauguration de l'hôpital. La sœur supérieure lui rend visite à villa Louise et il reste en relation avec les sœurs.

Alfred Westphal a joué un grand rôle au sein de l'Eglise Réformée, actif dans les synodes et lors de la création de la paroisse de la rue Brueys. Il était partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, supportant mal l'autoritarisme de l'Etat sur la vie de l'Eglise ; mais conscient que la séparation entraînerait la suppression des crédits de l'Etat, il se préoccupe des moyens de financement de l'Eglise. Il en discute avec son ami Charles Gide, qui occupe la chaire d'économie politique – enfin créée – à la Faculté de Droit.

En 1885, Alfred offre la collection de reptiles de son père à l'Ecole d'Agriculture de Montpellier, le ministre l'en remercie, d'autant plus que de nombreuses propositions d'achat ont été faites à la famille, certaines en provenance d'Universités françaises et américaines.

Alfred est mort en 1906, sa femme Amélie l'année suivante ; deux ans plus tard, les enfants, dispersés vendent Villa Louise.

Alexandre Westphal a laissé une nombreuse descendance. De sa fille Elaïs, de sa petite-fille Pauline (fille unique et posthume de Gaston) la descendance est nombreuse mais ne porte plus le nom de Westphal. Alfred a eu onze enfants, mais en plus des quatre garçons morts en bas âge, un autre est mort à l'âge de quinze ans des suites d'un accident qui l'avait laissé estropié ; une fille à vingt-quatre ans alors qu'elle aidait son père dans son travail, faisait de l'alphabétisation auprès des femmes du quartier Pierre-Rouge ; un fils, militaire, a participé à la conquête du Sénégal, rentré en France et tout jeune marié, il est mort à trente quatre ans des suites d'une maladie tropicale contractée en Afrique. Finalement, quatre enfants seulement ont survécu à leurs parents : deux filles et deux fils. La fille aînée a épousé un cousin Leenhardt, pasteur ; parmi ses fils, gendres, petits-fils et

petits-gendres on ne comptait pas moins de quinze pasteurs. Le second fils, prénommé Alfred comme son père, a repris le commerce des vins, mais à Paris, c'est-à-dire à Bercy où aujourd'hui se construit la Bibliothèque de France. Vers 1925 il a fondé un journal de gauche *l'Ere nouvelle*.

Son frère aîné, Alexandre comme le grand-père, a été pasteur. Marié à une cousine, fille du docteur René Leenhardt, membre de notre Académie, il a eu huit enfants, trente-six petits-enfants (dont quatorze petits-fils portant le nom), cent trente arrière-petits-enfants (dont vingt-trois garçons Westphal) conjoints non compris, les deux générations suivantes sont en cours ; la généalogie est recensée par ordinateur.

Aucun de ses descendants n'habitait plus Montpellier jusqu'à ce que, il y a trois ans, un arrière-petit-fils, Nicolas, ne vienne s'installer comme architecte.

Le huitième enfant du deuxième Alexandre, Gaston (1899-1976) a été directeur de l'E.D.F. à Besançon. Il a épousé une Genevoise, Edith Necker de Candolle, descendante par son père du frère de Necker ministre de Louis XVI et par sa mère de Pyrame de Candolle. Elle est morte, très jeune, laissant deux tout petits enfants. Au printemps 1945, mon père, chirurgien à la Première Armée a passé plusieurs semaines à l'Hôpital de Besançon où l'armée américaine avait une installation à la pointe du progrès ; il passait souvent la soirée chez Gaston Westphal et apportait les rations de l'armée américaine dont il disposait ; ainsi les enfants Westphal, huit et dix ans à l'époque, ont été parmi les premiers en France à découvrir les délices du chewing-gum. Plus tard, leur père les a emmenés en pèlerinage à Montpellier et a eu beaucoup de difficulté à localiser la collection de reptiles, bien oubliée. Plus tard encore, Gaston Westphal est venu consulter à la Bibliothèque municipale les *Mémoires de l'Académie* pour y retrouver le souvenir de son arrière-grand-père ; ayant remarqué l'état défectueux de l'électricité dans la salle de lecture, il a pris l'initiative d'en écrire au maire et les travaux que j'avais si souvent demandés en vain ont été entrepris dans un bref délai.

Que sont devenues les familles alliées aux Westphal ? Il n'y a plus ni Bazille, ni Blouquier, ni Lichtenstein, ni Vialars, plus de descendance "mâle" perpétuant ces noms. Le docteur André Blouquier, dernier du nom, mort en 1950 a fait partie de l'Académie. Par contre, de toutes ces familles, les descendants par les femmes restent nombreux. Les Castelnau et Leenhardt existent, vous en avez sûrement rencontré. Si ce n'est pas le cas, regardez ce soir les nouvelles sur France 2. Après Junius, encore deux Castelnau, deux Lichtenstein et trois Leenhardt ont été à l'Académie, ainsi que des gendres de la famille : Jules-Emile Planchon, les bâtonniers Charles Auriol et Gaston

Mercier, le professeur Emile Demontès (madame Demontès a été le dernier membre de la famille propriétaire du château de Mudaison), le professeur André Guibal.

La firme Westphal à Hambourg a continué à prospérer, dirigée par cinq générations de descendants du fondateur jusqu'en 1969 où elle a été cédée. Malgré trois guerres et une parenté qui s'éloigne un peu plus à chaque génération, les relations ont perduré entre les Westphal d'Allemagne et ceux de France, ce qui est très remarquable.

Pour finir, les reptiles dorment à l'Ecole Nationale Supérieure d'Agronomie d'un profond sommeil que le nombre des visiteurs ne trouble guère. Je les ai réveillés pour un moment... merci d'avoir prêté l'oreille à leur rappel.

NOTES

- (1) L'usage a longtemps prévalu de donner le prénom usuel en dernier. Celui de Gottlieb-Wilhelm-Alexander Westphal était bien Alexander. Nous l'appelons ici Gottlieb-Alexander afin d'éviter toute confusion avec son fils. Ses descendants le nomment toujours « G.W.A. » en prononçant à l'allemande *Guévée*.
- (2) En réalité, au moment de "l'affaire des rizières" Jules-Emile Planchon n'est pas encore le gendre d'Auguste. Il n'épousera Délie Lichtenstein, huitième enfant d'Auguste, qu'en 1856. Ses biographes, parlant de son caractère désintéressé, en verront la preuve dans son mariage avec une jeune fille dont les parents se trouvaient ruinés depuis peu. Après sa ruine, Auguste conservera cependant sa maison à l'Aiguelongue ; léguée à Délie, cette maison prendra le nom de "campagne Planchon". Elle est restée dans la famille jusqu'en 1990. Lors de la vente, les descendants du botaniste donneront au Musée languedocien les portraits d'Auguste Lichtenstein, de sa femme Henriette Bazille et de leur fille Délie Planchon qui ornaient le salon.

BIBLIOGRAPHIE

- ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER - Répertoire des Académiciens (1847-1992).- Montpellier : Académie des Sciences et Lettres, 1992.
- Arbre généalogique de la descendance de Louis-Michel Castelnau dressé le 30 juin 1905 (par Félix Rouffio) - Marseille : Imprimerie Moulot, 1905.
- BAZILLE Frédéric - Correspondance...- Montpellier : Les Presses du Languedoc, 1992.
- CASTELNAU Junius - Mémoire historique et biographique sur l'ancienne Société Royale des Sciences de Montpellier, précédé de la vie de l'auteur... par Eugène Thomas.- Montpellier : Boehm, imprimeur de l'Académie, 1858.
- GARTNER Jean - Remarques sur quelques familles protestantes montpelliéraines. Conférence faite à la Société d'Histoire du Protestantisme de Montpellier. 1988.
- Gerbe (la) d'or. (Généalogie de la) famille René Leenhardt - Florence Doxat.
- LEENHARDT Albert - Vieux Hôtels montpelliérains. - Bellegarde : Sadag, 1935.
- LEENHARDT Roger - Les Yeux ouverts. Entretiens avec Jean Lacouture.- Paris : Le Seuil, 1979. (collection Traversée du siècle).
- MARTINS Charles. - Notice nécrologique sur Alexandre Westphal-Castelnau in : *Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, tome 15, 1868.
- ROMANE-MUSCULUS Paul - Généalogie de la famille Bazille in : *Bulletin historique de la Ville de Montpellier*, 1987
- WESTPHAL Alexandre - Villa Louise, 1850-1908.- Cahors : Imprimerie Coueslant, 1909 (Reprint, Annonay, Imprimerie Louis Volozan, 1993, diffusion : A.P. Westphal, 84 rue de Janicu, 69530 Brignais).